

Serons-nous les « sans-dents » de la culture ?

Entre Lady Gaga et Mozart, on a l'impression qu'elle est devenue obsolète, la culture générale. Révolue aussi, l'époque des grandes œuvres embrassant d'un seul regard la totalité de l'existence. A l'heure du temps de cerveau disponible, Steve Jobs aurait ainsi vaincu William Shakespeare... PAR PIERRE JASSOGNE

Désormais, pour les plus défaitistes, notre époque serait condamnée au nivellement par le bas et au relativisme culturel : tout se vaut, donc rien ne vaut rien... En bon réactionnaire, on évoque immédiatement la défaite de la pensée. On assiste, démunis, à un éclatement progressif des

savoirs, à l'apologie de l'à peu près, puisque, pour réussir, une note de 10/20 suffit. On déplore l'état d'une opinion acculturée, la fatigue d'une société des loisirs. On s'inquiète déjà de la disparition d'un monde où pouvait s'exercer l'autorité des grandes œuvres. On crie à la barbarie, quand ce n'est pas à l'infantilisme de la culture actuelle dans une époque où, pour seule idéologie, le marché est devenu roi.

Pour ses défenseurs, la culture générale resterait ainsi un élément incontournable dans n'importe quelle formation. Savoir contextualiser une réflexion, posséder des capacités de discernement, organiser une pensée, distinguer l'essentiel de l'accessoire. En un mot, elle participerait toujours et encore, comme à la Renaissance, à la fabrique de l'« honnête homme », même si la fabrique est au bord du dépôt de bilan...

Pour d'autres, devant la foison des productions culturelles actuelles, on applaudit au contraire ce multiculturalisme au lieu de regretter l'ethnocentrisme de la culture générale. On reste ébahi devant Wikipédia plutôt que de pleurer sur le *Lagarde & Michard* ou le *Gaffiot*.

HÉRITAGE DÉPASSÉ

Certains n'hésitent plus à considérer la culture générale comme un outil rouillé, héritage dépassé des idéaux humanistes. On la dit même ringarde, inutile et stérile. Désormais, elle se limiterait souvent à une culture de oui-dire où l'on dresse, comme dans un tableau de chasse, les noms de Stendhal, Cicéron, Rubens ou Kandinsky, côte à côte. Des canons presque entièrement composés de « mâles blancs et morts » pour faire chic et snob. La culture générale se résumerait aujourd'hui à des lieux communs,

très standardisés, à une longue liste de savoirs académiques que l'on n'étudie même plus à l'université. Une culture de morceaux choisis et de *name dropping* pour spectateurs avisés de jeux télévisés, plutôt qu'une culture de première main faite de lectures approfondies. En outre, la culture générale serait encore et toujours une question de codes, souvent hérités du milieu social, et non de capacités de raisonnement acquises à l'école. En un mot, elle serait purement et simplement une forme de discrimination sociale parmi d'autres.

Et si vous croyez que ces débats sont neufs, rassurez-vous tout de suite. Déjà, dans l'*Euthydème*, Platon critiquait la culture générale comme projet d'un savoir empirique universel, même s'il la jugeait comme un moment nécessaire du projet philosophique. Bien plus tard, le philosophe Hegel critiqua le projet d'une culture qui ne viserait que l'épanouissement personnel, au

détriment de la collectivité. Depuis, c'est un éternel recommencement sur le devenir de la culture générale. Avec la verve et la désinvolture qu'on lui connaît, l'écrivain français Philippe Sollers s'inquiétait récemment de sa possible disparition :

« *Nous risquons de former des esclaves qui ne lisent rien, qui ne sont pas au courant, qui appliquent simplement, scotchés à leur ordinateur, la perspective de la mise en coupe technique de l'humanité qui est en cours d'une façon absolument mondiale.* »⁽¹⁾

Plus près de chez nous, une étude réalisée par l'Ecole supérieure catholique du Limbourg révélait l'an dernier le niveau lamentable des futurs professeurs flamands. Jan Swerts et Kurt Monten ont testé un millier d'étudiants sur leurs connaissances en politique, histoire, géographie et économie. Quel ne fut pas l'étonnement à la lecture des résultats... A peine 15 % d'entre eux savaient qui était Herman Van

Rompuy. Six étudiants sur dix étaient incapables de reconnaître les pays de la zone euro sur une carte. Quatre sur dix ne savaient pas distinguer les principaux courants idéologiques. Indiquer sur une carte le Hainaut, la Chine ou l'Afghanistan apparaissait comme une difficulté majeure. Idem pour reconnaître des figures historiques comme Nelson Mandela, Joseph Staline ou Mao Tse Tung ou se rappeler la date d'événements historiques comme la chute du mur de Berlin, la Seconde Guerre mondiale ou la découverte de l'Amérique. Les deux professeurs expliquaient que la racine du problème devait se chercher du côté de l'enseignement secondaire : « *Il ne doit pas remplir la tête des étudiants de détails qui leur permettent de participer à un quiz, mais il doit leur offrir des notions pour leur apprendre comment fonctionne le monde et comment se former une opinion fondée.* »⁽²⁾

Un constat tiré dans le Nord du pays, mais qui doit être quasi similaire côté francophone, vu les résultats de notre enseignement. Comme si, en renonçant à l'instruction, en palliant les problèmes d'éducation, l'école actuelle ne devait plus être le lieu où l'apprend à lire, écrire, compter ou penser. Au lieu d'être une couche de vernis, la culture générale devrait surtout être un atout dans un monde où l'ouverture d'esprit est valorisée. « *L'école doit toujours avoir ce rôle profond de distribuer la culture générale* », insiste l'écrivain et enseignant Frank Andriat. L'an dernier, avec *Les profs au feu et l'école au milieu*⁽³⁾, il décrivait la situation d'un métier dont notre société a de plus en plus besoin mais qui, paradoxalement, remplit de moins en moins son rôle auprès des jeunes. Cette année, il relance le débat avec *Moi, ministre de l'enseignement*⁽⁴⁾.

LE RÈGNE DES TECHNOCRATES

Loin d'être un vieux prof aigri, il se veut surtout vigilant face aux exigences du temps présent. « *J'ai le triste sentiment que l'école ne tient plus compte de la culture générale, en lui préférant une école de technocrates pour société de consommation. Désormais, la transmission de savoirs se réduit à un formatage éducatif, basé sur les compétences,*

en apprenant quelques techniques afin de faire réussir tout le monde dans un zapping permanent. En faisant cela, on enlève la capacité essentielle d'établir du sens, on perd un bagage énorme, on en revient aux particularismes et aux identités meurtrières, alors que la culture générale nous protège des nationalismes, des radicalismes et des intégrismes. »

Mais à l'heure de l'Internet, des réseaux sociaux et des SMS, en cette époque de divertissement permanent et de surcharge informationnelle, le temps de cerveau disponible serait devenu bien rare, comme le considère Yves Citton. Et le professeur de littérature de s'inquiéter de la crise de l'attention entraînée par le capitalisme, au point d'en appeler à une « *écologie attentionnelle* »⁽⁵⁾, en prenant le temps d'observer les implications des tensions qui se créent autour des objets que nous fréquentons quotidiennement, en cherchant de meilleurs instruments d'analyse et d'action pour comprendre ce qui conditionne notre attention collective...

Alors que faire, comme dirait l'autre, pour consolider au mieux une culture commune qui permettrait de lutter contre l'émiettement du monde ? « *Depuis longtemps, le conflit avec la culture générale existe. Parce qu'elle était le reflet d'une culture ancienne, humaniste et bourgeoise. Parce qu'elle était apolitique et décorative* », souligne Claude Javeau, sociologue et auteur de l'essai *Haro sur la culture* (en 1974 !) dans lequel l'auteur analysait les origines et les composantes de l'idéologie de la culture, en dégageant le lien dialectique qui réunit la culture du peuple et celle d'une élite. « *Aujourd'hui, la culture s'est extrêmement spécialisée et l'idée d'une culture généralisée a disparu. En cela, elle n'est plus le monopole d'une élite... La démocratisation, le marché et la propagande sont passés par là. De plus, avec tout le battage médiatique qui nous entoure en permanence, on assiste à un perpétuel mélange des genres : la mauvaise culture influence la bonne, à tel point que tout est devenu culture. Sans parler de l'école qui ne distribue plus aujourd'hui la culture générale, d'où cette espèce de cafétéria culturelle qui nous entoure, poursuit le sociologue. Cela ne signifie pas*

pour autant qu'elle soit périmée. Même si elle n'est pas directement rentable, la culture générale permet toujours d'établir des relations sociales et de nous rappeler que nous vivons d'autres choses que de pain et de sport. Reconnaître Debussy ou Ravel, c'est toujours plus distingué, toujours plus remarquable que de savoir qui a gagné The Voice. Mais c'est surtout plus une question de satisfaction personnelle que de logiques sociales comme par le passé. »

En 2012, les Presses universitaires de France (PUF) menaient une vaste enquête sur le sujet auprès d'un panel de 1 500 personnes âgées de plus de 18 ans. 95 % d'entre elles estimaient la culture générale primordiale, juste derrière la vie de famille et la sécurité financière, mais avant le fait d'avoir un travail intéressant. L'enquête révélait d'ailleurs que près de la moitié des participants considérait son niveau de connaissances supérieur à ce qu'il était il y a cinquante ans. 42 % d'entre eux jugeaient la culture générale avant tout importante pour comprendre le monde plus que pour gagner de l'argent (2 %).

UN GROS PAVE...

Cette année, Florence Braunstein et Jean-François Pépin lançaient un pavé dans la mare avec *Un kilo de culture générale*⁽⁶⁾, paru aux PUF. Ces deux professeurs connaissent leur affaire : depuis vingt-cinq ans au moins, ils n'ont cessé de consacrer divers ouvrages sur la question. Et ce livre présenté comme un « poids lourd » offre la somme des connaissances censées être acquises chez un jeune. Puisqu'en 1932, le *Dictionnaire de l'Académie française* caractérisait la culture générale comme un « *ensemble de connaissances générales sur la littérature, l'histoire, la philosophie, les sciences et les arts que doivent posséder les élèves au sortir de l'adolescence.* » Dans ce kilo exhaustif, tout y passe, à tel point que l'on craint n'être jamais sorti de cette fameuse crise d'adolescence. Mais plus encore, cette somme est aussi un véritable plaidoyer pour la culture générale fragilisée par des attaques aux arguments idéologiques et utilitaristes. Car selon les deux auteurs de ce livre, nous serions passés de la culture générale à l'inculture généralisée...

« Quand on évoque aujourd'hui la culture générale, on se rend compte qu'il s'agit d'une forêt touffue qui part dans tous les sens, parce que l'on confond la culture générale et la culture médiatique. Le constat n'est pas neuf. Cela a commencé il y a 25 ans, mais chaque année, cela va de mal en pis, regrette Florence Braunstein. Aujourd'hui, on est dans le règne de l'événement et on essaie de tout comprendre avec peu de choses, finalement. Du coup, les gosses ne sont plus capables de tisser un raisonnement valable, ni même de distinguer ce qui est important de l'accessoire. Pour eux, Shakira et Bach, c'est la même chose... Pourtant, je reste convaincue que, pour comprendre une époque, on a besoin de revenir aux sources du passé. A ce titre, la culture générale permet d'établir des passerelles entre les choses. »

DÉCENTRER LE NOMBRIL

De son côté, Jean-François Pépin

constate que la demande du public est importante en matière de culture générale. « Face à une société en manque de repères, il y a ce besoin de retrouver des paramètres stables.

Travailler sur la culture générale, cela vous apprend à vous situer, à faire le tri rapidement, à savoir d'où vous venez et où vous allez. C'est un pétard dans la soupe ! Plus encore, cela vous permet de vous décentrer de votre nombril, car les jeunes ne se rendent pas compte qu'ils sont bombardés d'infos nombrilistes. »

Pour les deux auteurs, il faut oser le savoir. Mais cela demande de s'ouvrir à ce que l'on ne sait pas, à ce qui nous semble difficile, inaccessible... « On est dans le règne du tout est possible. Les gens ont l'impression de pouvoir tout faire, mais sans travail, sans contrainte, sans don de soi. Dès qu'ils n'y arrivent pas ou ne comprennent pas, ils sont dans une position malsaine de rejet. Alors qu'il faut accepter de ne pas savoir, d'oublier des choses, d'aller au-delà des apparences, en menant comme le permet la culture générale un travail en profondeur

plutôt que de rester enfermer dans ses certitudes, ses opinions », ajoute Florence Braunstein. « On n'apprend plus à mémoriser, à l'école. C'est devenu has been de connaître une certaine de vers alors qu'au contraire, cela permet d'entrer dans l'échange avec autrui, mais aussi en se confrontant aux anciens », conclut Jean-François Pépin.

Dommage qu'avec un kilo de culture générale, on ne retrouve aucune mention de Georges Simenon (pourtant dans *La Pléiade* !) ou de *Tintin*, le plus célèbre des reporters... Mais comme le disent les deux auteurs de cet ouvrage, « démocratiser la culture est un bienfait sans conteste, mais la populariser, c'est la tuer ». ■ PIERRE JASSOGNE

⁽¹⁾ Le Monde, 15 avril 2012.

⁽²⁾ Le Vif L'Express, 23 janvier 2013.

⁽³⁾ Les profs au feu et l'école au milieu, Frank Andriat, La Renaissance du Livre, 9,90 euros.

⁽⁴⁾ Moi, ministre de l'enseignement, Frank Andriat, La Renaissance du Livre, 9,90 euros.

⁽⁵⁾ Pour une écologie de l'attention, Yves Citton, Seuil, 20 euros.

⁽⁶⁾ Un kilo de culture générale, Florence Braunstein et Jean-François Pépin, PUF, 1700 pages, 29 euros.

Pierre Mertens, écrivain

« A l'heure du zapping perpétuel... »

Loin de moi l'idée de tenir un langage passéiste, ni de jouer au vieux con... Mais quand on évoque l'idée de culture générale, j'y vois surtout une surface trouée sans fil rouge, un immense copier-coller, un zapping perpétuel. Aujourd'hui, le nombre d'informations qu'on nous donne chaque jour est immense, et la technique est devenu un objet de savoir qui a pris le dessus sur le contenu. On ne peut évidemment pas nier l'avantage de cette prospérité, mais elle reste chez la plupart aléatoire et mal fagotée.

Puis, j'ai aussi l'impression qu'il y a, quand on évoque ce que doit être la culture, une tentation du jeunisme, en mettant le savoir au gré de l'événement. D'où un immense désordre, comme s'il n'y avait pas de passerelle entre les choses. D'où la disparition de vérités emblématiques. D'où une perte de curiosité attristante.

Qui sait si, demain, le nom de Charlot dira encore quelque chose aux jeunes ? Est-ce par paresse, par fuite devant la difficulté, mais j'ai trop le sentiment, sans les blâmer, qu'on a renversé les rôles, à l'école :

désormais, c'est l'enseignant qui se met au niveau de l'élève, à sa remorque. C'est une mauvaise stratégie, car ce sont les lectures les plus difficiles qui m'ont le plus apporté. Je me suis cassé les dents sur *L'Homme sans qualités*, de Musil, et ce fut un instrument de survie face à l'existence comme pour ceux, de Lévi à Semprun, qui, dans les camps, récitaient des vers pour se sauver, en célébrant la mémoire face à la barbarie. Car la culture, c'est ce qui rend responsable, disait Sartre en 1948. Poser la question de la culture générale en 2014, c'est un sujet à traiter avec sérieux, pas avec désinvolture puisqu'il nous ouvre le champ de tous les possibles. ■
A lire : *A la proue*, CFC Editions.

Bruno Coppens, humoriste

« Chacun peut définir son bagage. »

Aujourd'hui, on se demande ce qui n'est plus culturel. Désormais, même la venue de Lady Gaga fait partie de la culture. On n'est plus dans l'hégémonie des grandes œuvres, mais tout le monde peut revendiquer sa part en la matière. Des polars à la bande dessinée, en passant par Claude François, on n'est plus dans le jugement critique et on ne fait plus

référence à une élite. C'est tant mieux, car on ne culpabilise plus. Chacun peut définir son bagage. Tout cela a été court-circuité avec Internet évidemment, mais aussi avec la démocratisation de la culture. Elle fait partie de la vie de chacun et le mélange des genres est permanent, à tel point qu'il est impossible d'exclure un domaine culturel comme les jeux vidéo, les séries ou le rap. ■
www.brunocoppens.com

Hervé Hasquin, historien et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique : « Pas de défaitisme. »

En aucun cas - pas de défaitisme -, je ne participerai au discours sur la disparition de la culture générale. Simplement, elle est passée dans tout autre chose avec le temps, l'enseignement et les nouvelles technologies. Depuis toujours, la culture générale s'est modifiée. Nous n'avons plus la culture de l'honnête homme du XVIII^e siècle qui connaissait les auteurs grecs et latins. En 2014, il

est évident que les jeunes n'ont plus cette culture-là, ni même la culture que j'avais à leur âge. Les références évoluent en fonction des générations. Avant-hier, c'était Cicéron et Virgile, hier, c'était Malraux et Camus, demain, ce sera d'autres noms. Ce qui me fascine, c'est que les jeunes ont des curiosités plus amples, une facilité d'accès à la connaissance fabuleuse, avec des sources

d'informations incroyables. La culture nous inonde, mais il faut en avoir une lecture critique, en exploitant toutes les ressources disponibles avec un minimum de rigueur. C'est sans doute là que le bât blesse et que je rejoins alors un certain défaitisme. En étant confronté à une galaxie d'informations, le grand danger de notre temps, c'est le spontanéisme, car on ne cesse de réagir instinctivement et émotionnellement aux événements, sans faire la part des choses, sans garder distance. D'où la nécessité de garder un esprit critique. ■

Noël Godin, entarteur

« Soyons des artivistes ! »

J'ai toujours vu la culture comme l'art de construire sa vie à sa guise, comme une œuvre d'art, à la façon d'Oscar Wilde. D'essayer de mettre notre vie en accord avec nos profondes inclinations afin d'explorer, comme Proust, nos continents intimes. D'être en somme un artiviste. Le sens de l'art est de proposer justement des livres, des œuvres, des films qui nous amènent à nous sentir mieux, en les confrontant à nos fantasmes et nos rêves. Car on a fait de la culture

quelque chose d'asphyxiant, d'incontinent. D'où la nécessité de la récupérer, d'en faire un comparse, en le caressant dans le sens de nos poils, en le liant à nos destinées, en le fortifiant face aux sottises et aux artifices. C'est la rêve-revolution ! Selon moi, c'est tout à fait possible de mettre la culture au service d'une subjectivité radicale. J'y crois tellement alors que le monde continue d'être ratatouillé par les lois, les tabous, les obstacles. ■
A lire : *Anthologie de la subversion carabinée*, L'Age d'homme.

Jean-Claude Idée, metteur en scène

« *C'est un rempart pour nos existences* »

Dans ma pratique d'artiste et d'enseignant, j'ai constaté, au fil des réformes, une désorientation progressive. La formation s'est diluée en 25 ans, sans qu'on ne la remplace par rien. Désormais, les jeunes sortent des humanités avec une vision fragmentaire du temps et de l'espace. Impossible pour eux de réellement distinguer la Renaissance des Temps modernes. Impossible dès lors de décoder le réel car, sans cadre commun, on est rentré avec la multiplication des sources dans l'ère du tout subjectif, sans aucune analyse globale. En cela, la

culture générale est un rempart pour nos existences, pour nos sociétés, car elle resitue les choses, elle confronte les points de vue, plutôt que de faire avaler des énormités et des contre-sens. A l'heure de l'information brute, sans accompagnement, ni décryptage, à l'heure de l'événement permanent, je vois parfois notre époque comme un chaos où des formes de barbarie et d'anarchie prennent place. Je déplore que les jeunes soient dépolitisés, qu'ils n'aient en fin de compte qu'une lecture émotionnelle et égoïste du réel, de l'histoire. ■
www.jean-claude-idee.eu

Paul Dujardin, directeur général du Palais des Beaux-Arts : « *La culture n'est pas un luxe, c'est une nécessité.* »

En un mot, la culture générale, c'est la mondialisation. Les échanges culturels atteignent aujourd'hui un niveau inégalé... Nous voyageons partout dans le monde. Nous skypons, nous surfonyons. Le monde entier semble à portée d'un clic de souris. Plus de la moitié de la population mondiale est aujourd'hui urbanisée. La mondialisation crée des tensions sociales. L'immigration est devenue l'un des principaux défis pour la « Forteresse Europe ». Mais d'un point de vue purement culturel, nous ne pouvons que nous réjouir de tous ces échanges. L'interculturalité des grandes villes est un fait incontestable. A Bruxelles, on parle plus de cent langues différentes ! C'est une incroyable source d'inspiration. Vivons-nous vraiment dans un monde global ? Si l'on entend, par cette expression de monde global, que nous partagerions tous la même culture, la réponse est heureusement négative. Les différences restent importantes. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Europe. « *Unie dans la diversité* » - telle est la devise de l'Europe. C'est ce qui fait la richesse considérable que les autres continents nous envient. Plus largement, la culture est quelque

chose de très vaste, même quand on parle du secteur artistique : elle va de la danse contemporaine à la mode, en passant par le design et la musique pop. Et c'est important que cette diversité soit préservée ! Il n'existe d'ailleurs pas « un » public de BOZAR. Il y a plutôt plusieurs publics intéressés par différents éléments de ce que nous proposons. La culture classique est-elle élitiste ? Bien sûr que non ! Comme l'eau et l'énergie, la culture est un élément fondamental de la vie. La culture n'est pas un luxe que l'on peut supprimer. Il me paraît normal que des artistes réalisent des œuvres complexes et demandent un effort au public. Il faut oser s'ouvrir. Il revient ensuite à des institutions telles que BOZAR de fournir la médiation publique nécessaire à différents niveaux. L'éducation artistique est un investissement pour l'avenir. En outre, c'est inutile de faire une distinction stricte entre *High et Low Culture*. La pertinence d'une œuvre doit être appréciée par les réactions qu'elle génère... Certes, il restera indéniablement toujours

des différences entre certains genres, mais tant que la passion et l'enthousiasme sont présents chez l'artiste et auprès du public, hiérarchiser la culture et les œuvres est inutile. Même une exposition plutôt énigmatique, comme celle de

Borremans, qui propose des œuvres que l'on peut percevoir à différents niveaux, a attiré un très large public. L'art comporte plusieurs niveaux et plusieurs facettes : le public interprète une œuvre de différentes façons et pousse l'interprétation aussi loin qu'il le souhaite.

Il ne faut pas sous-estimer le rôle social de la culture. La culture offre un lieu de rencontre à des personnes de divers horizons professionnels, culturels et sociaux. La culture, en tant que fondement social, peut favoriser la tolérance et l'acceptation de l'autre, de l'inconnu. La culture n'est pas un luxe, c'est une nécessité. Une culture qui reste dans les sentiers battus finit par se figer et est vouée à disparaître. ■

www.bozar.be

Frank Andriat, écrivain et enseignant

« *Un déficit culturel immense...* »

D'un côté, il ne faut pas rester centré sur les valeurs culturelles du passé. De l'autre, avec Internet, on a remplacé ces valeurs par une curiosité du présent. Le souci, et je le constate avec mes élèves de 4^e secondaire, c'est qu'il y a un déficit culturel immense, car on ne connaît plus le passé. Cela ne signifie pas du tout que les adolescents soient moins éveillés et moins intelligents que nous l'étions, mais leur pensée est moins réfléchie, perdue dans une masse d'informations où l'on ne se retrouve pas. Avec pour conséquence une analyse du présent sans perspective aucune, sans prise de distance, car elle ne se base que sur des éléments contemporains, comme s'il n'y avait plus d'évolution de la pensée. Du coup, le conflit israélo-palestinien se résume aux événements de cet été... Plus globalement, notre société a le nez sur le guidon, le nez collé à l'actualité, sans réflexion, en étant confrontée à une

surabondance d'informations qui ne sont pas triées par le temps. Personnellement, j'ai la crainte que les jeunes générations vivent en adultes comme des adolescents, en n'ayant plus besoin de la culture pour mettre en perspective la société, le réel, leur vie.

Selon moi, on a loupé quelque chose de fondamental, car on a davantage fait du multiculturalisme un slogan qu'une réalité concrète et qui nous parle. Quand je vois que des jeunes partent combattre en Syrie et en Irak, je me demande vraiment ce que la société européenne a créé pour que des jeunes se retrouvent si peu, si mal en elle pour aller là-bas ? ■

A lire : *Je t'envoierai des fleurs de Damas*, édité. Mijade.